

ADOLPHE ET EUGÉNIE.

SCÈNES SUISSES

PAR

L. COCHARD,

Maitre de langue française au Gymnase, à l'École
de commerce et à divers autres Instituts
de la ville de Brème.

BRÈME,

Muséo de la Littérature nouvelle de CHARLES SCHÜNEMANN

1834.

CHAPITRE XIX.

L e T a u r e a u .

Pour un ami de la belle nature, un voyage dans les Alpes est une vraie partie de plaisir. Il y marche de sensations en sensations, de merveilles en merveilles. Les phénomènes s'y succèdent comme les vues dans un panorama. En quelques heures, il a parcouru toute l'échelle de la végétation, il a éprouvé l'influence de tous les climats. En descendant comme par échelons, depuis le sommet jusqu'au pied des montagnes, il voit la scène embellie, tantôt par de magnifiques prairies, tantôt par les plus beaux arbres, tels que le sapin, le pin, le chêne, l'orme, le tilleul, tantôt par toutes les richesses de l'agriculture. Dans les vallées, où le soleil concentre ses rayons, il admire les productions si éblouissantes et savoureuses du midi, tandis qu'en allant vers le sommet des monts, il se rapproche de la température des pôles, dans la même proportion que s'il s'avancait vers le Nord. Quand il a atteint une hauteur de 6,500 pieds, il se trouve au 75. degré de latitude. A cette hauteur, la végétation disparaît; on ne rencontre plus que quelques plantes et quelques arbustes de l'espèce de ceux qui croissent dans la Laponie et au Spitzberg. Au-dessus de cette ligne

commence la région des neiges et des glaces éternelles, où toute trace de végétation cesse, où règnent avec les frimats, le silence et la mort.

Les aspects sont tellement variés dans les Alpes, que jamais l'admiration ne s'y lasse et que le voyageur y trouve les dédommagemens les plus amples, une source inépuisable de jouissances et de sensations. Il y contemple tour-à-tour d'obscurs et profonds précipices, des masses de neiges éblouissantes, des glaciers resplendissans, des lacs limpides, des vignobles, des champs bien cultivés, d'épaisses et sombres forêts, des vallées ornées de simples chaumières, asiles du bonheur et de l'industrie, des roches nues et menaçantes, retraites favorites de l'aigle altier, de la pesante marmotte et du chamois bondissant. Soit qu'il gravisse les montagnes ou qu'il s'enfonce dans les bois, soit qu'il traverse les guérets ou se promène dans les pâturages, il est toujours accompagné d'un concert qui l'amuse et le ravit. Ici, les voix sonores et retentissantes des pasteurs lui font entendre des airs nationaux; là, son oreille se électe aux sons moelleux de la gélinotte des bois, la voix flûtée du merle, aux éclats joyeux et caressés de l'alouette, aux suaves et délicieux accens du rossignol, de la fauvette et du chardonneret. Ailleurs, il s'arrête pour écouter le carillon harmonieux des clochettes qui font vibrer l'air de sons mélancoliques en se balançant aux cous des vaches et des chèvres qui bariolent la troupe d'un mont. De temps en temps, et comme par une variation de mélodie, il est frappé par les cris lugubres des corbeaux ou par le

glapissement des renards. D'autres fois il écoute, dans une muette admiration, le murmure paisible des ruisseaux, le bruit des torrents ou la chute étourdissante des cascades. L'air pur qu'il respire dans cet heureux séjour, lui apporte le parfum des fleurs, celui des plantes aromatiques et l'odeur balsamique des arbres résineux.

Mais, ce ne sont pas seulement les sens que gratifie ce pays le plus pittoresque de l'Europe. Le cœur aussi y a sa part de jouissances et de béatitude. Il y puise dans la contemplation de tant de merveilles, une idée plus sublime d'un Être-Suprême, idée qu'il trouve empreinte, et pour ainsi dire gravée dans les plus petits, comme dans les plus étonnans effets de cette nature majestueuse et grandiose. L'homme y apprend à aimer, à adorer son Créateur, avec le zèle et la candeur d'une âme pure et reconnaissante.

Les images d'innocence et de bonheur que le voyageur rencontre si fréquemment dans les Alpes, le remplissent lui-même d'une joie intime. Il goûte un plaisir inexprimable à être témoin des scènes pastorales et des vertus de ce peuple bon, fidèle et hospitalier. Dans les chalets et dans les cabanes, dans les vallées ou sur les monts, partout il a l'exemple du travail, de l'union et des bonnes moeurs. Il se sent pénétré d'une religieuse admiration pour un peuple qui jamais ne transige avec ses devoirs, qui aime par-dessus tout la liberté, mais une liberté qui lui donne la paix et lui permette de vivre heureux dans son obscurité et dans l'étroite enceinte de ses

affections; un peuple enfin qui chérit sa patrie pour elle-même et parce qu'il y trouve ce plus précieux de tous les biens, la liberté.

Le séjour de l'Helvétie offre des avantages bien précieux. Un air toujours pur fait que l'homme y jouit d'une vigoureuse constitution et y éprouve une sérénité, un contentement qui le rend heureux. Il semble que là tout tende à améliorer le cœur, à ennobler les sentimens, à purifier la pensée même. Les passions tumultueuses qui tourmentent les hommes dans les grandes villes, s'y taisent en présence des grands ouvrages de la création. Tout y prend un caractère de sublimité qui élève l'âme et lui fait mieux comprendre sa destination.

Pendant le voyage, Adolphe et ses amis eurent plus d'une occasion de se persuader qu'aucun pays de l'Europe n'égale la Suisse pour la beauté des paysages, pour l'intérêt des scènes champêtres, pour la variété des aspects, des jouissances et des phénomènes naturels.

Ils s'arrêtèrent quelques instans à Avent, halte habituelle des voyageurs qui passent le mont. Là, dans l'auberge, ils trouvèrent quelques mulétiers et quelques montagnards, les uns transportant au Pays d'en Haut des productions de la plaine et du vignoble, les autres chargés de produits alpestres qu'ils venaient vendre aux habitans de Montreux. Après avoir repris des forces et satisfait par un copieux déjeuner, un appétit excité par la marche et par la vivacité de l'air, nos pèlerins se mirent à gravir lentement la chaîne des monts qui tracent la limite des cantons.

de Fribourg et de Vaud et forment une sorte d'enclavement entre ces deux pays.

A gauche de la route, sur les versans caillouteux et presque perpendiculaires de Vérau, ils aperçurent, non sans frissonner d'étonnement et de frayeur, des faucheurs épars et solitaires, qui semblaient suspendus à ces dangereuses sommités et prêts à rouler au fond des précipices ouverts au-dessous d'eux. Eugénie ne concevait pas que pour quelques brins d'herbe, ces hommes pussent exposer si témérairement leur vie; mais elle les plaignit bientôt, quand elle sut que la nécessité leur en faisait un devoir.

Le sol, qui est sujet aux éboulemens, est semé de cailloux qui inquiètent à chaque instant les travailleurs. Le sommet du mont est composé d'une roche granitique, terminée en pointes et en aiguilles. Il s'en détache continuellement des blocs de pierre qui menacent aussi d'écraser les hardis montagnards ou de les précipiter de ces pentes rapides dans les abîmes où elles vont aboutir. Et pourtant ces hommes sont gais et contents au milieu de tous ces dangers et de ces durs travaux. Ils ne connaissent ni la tristesse ni l'ennui; heureux de vivre libres dans leurs montagnes où ils admirent les grands phénomènes de la nature, où tout parle à leurs cœurs, ils n'ont d'autre ambition que celle de jouir paisiblement des fruits de leurs travaux; ils ne cherchent de bonheur que dans l'accomplissement fidèle de leurs devoirs, dans l'exercice des vertus patriarcales et dans les douceurs de l'amitié. En rentrant dans leurs chaumières, ils trouvent un délassement précieux dans l'affection de leurs fa-

milles. Une parole d'amour de leurs femmes, une caresse de leurs enfans, de leurs frères ou de leurs amis, les dédommage amplement de leurs peines et les encourage à de nouveaux travaux qui appelleront de nouvelles bénédictions sur leurs ménages. Comme ils ignorent les besoins factices qu'inventent le luxe et la sensualité, le produit de leur travail suffit à leur entretien. Dans la sincérité de leur reconnaissance envers le Dispensateur de tous les biens, ils bénissent leur destinée et se confient à la bonté de celui qui revêt les lis des champs, qui donne à l'oiseau sa nourriture et un abri à la fourmi.

Les chants et les cris joyeux des montagnards rassurèrent bientôt nos timides voyageuses ; mais à peine avaient-elles marché une demi-heure, qu'elles eurent un nouveau sujet de terreur.

Un rustique vacher, l'oiseau sur les épaules et un gros bâton ferré à la main, franchissait l'espace ouvert entre deux roches escarpées ; alors il gravit un sentier étroit taillé dans le roc et bordé des deux côtés par des précipices.

A cet aspect Eugénie poussa un cri, et sa frayeur durait encore que l'arcadien fribourgeois avait déjà disparu derrière un mamelon. Mais comparées aux émotions de plaisir qu'elle éprouvait, ces terreurs souvent imaginaires n'étaient que comme des ombres légères dans un beau tableau : elles faisaient contraste et augmentaient la vivacité de ses sensations.

Les deux amis auraient joui plus pleinement du bonheur de voyager ensemble dans un si beau pays, si Alfred ne les eût gênés par sa présence et par les

importunité dont il obsédait Eugénie. Quelquefois pourtant, son courage et sa force procuraient à Adolphe l'occasion de rendre inutiles les soins que prenait son rival pour l'éloigner d'Eugénie ou l'empêcher de lui témoigner des attentions. Quand il fallait franchir un torrent, gravir une hauteur escarpée, suivre un sentier périlleux ou escalader un rocher, Alfred avait assez de peine à s'en tirer lui-même sans songer à aider les autres. Il était donc obligé d'abandonner à son heureux rival le soin de guider et de soutenir Eugénie dans les endroits difficiles ou dangereux. Ainsi que son amie, Adolphe trouvait mille attraits dans des dangers que leur amour transformait en jouissances; loin de les craindre ou de les éviter; ils les appelaient de tous leurs vœux et se félicitaient mutuellement d'en rencontrer. Ces plaisirs des deux amans étaient encore favorisés par les inquiétudes maternelles de Midady qui priait à chaque instant Adolphe de donner la main à Eugénie; alors celle-ci, touchée de la sollicitude de sa mère et des attentions d'Adolphe, souriait à l'une et à l'autre, d'un sourire plein de tendresse et de reconnaissance.

Aux deux tiers de la montée, ils rencontrèrent un de ces herboristes qui parcourent les Alpes pour cueillir des plantes et des simples qui se vendent en Europe sous le nom de *vulnéraires suisses*. Il leur montra un superbe *rhododendron* et une *saldanelle*, aimable voisine des glaces éternelles, qu'il avait été chercher au-dessus d'un précipice. Dans sa boîte de fer blanc, il avait encore d'autres plantes

rares dont il voulait augmenter son herbier et quelques fleurs alpines remarquables, telles que le *narcisse argenté* et la *scabiense des bois*.

Quand ils eurent dépassé le dernier taillis qui borne les pâturages de la montagne à l'ouest, ils se trouvèrent tout-à-coup sur un vaste plateau d'où ils avaient un immense horizon et où un nouveau monde s'offrit, à leurs regards. Dans le lointain brillaient les glaciers du Grindelwald; à leur droite s'élevait, comme une énorme pyramide, la Dent de Jaman, et devant eux s'ouvrait l'étroite et agreste vallée des Cases et de Mont-Boyon.

En respirant un air plus pur et plus subtil, ils se sentirent plus légers et plus dispos. Ils éprouvèrent ce que Rousseau appelle une *volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel*. Ils ne pouvaient rassasier leurs yeux du spectacle qui se déroulait de tous côtés à leurs regards. La variété, la grandeur et la beauté de mille objets, de mille aspects diversement, et, pour ainsi dire, magiquement modifiés par les accidens de la lumière et des ombres, les transportaient d'admiration et de plaisir. Ils avaient fait une halte spontanée, et ils seraient probablement restés long-temps absorbés dans la contemplation, s'ils n'avaient été distraits par un meuglement prolongé d'échos en échos et accompagné du tintement carillonné des clochettes, qui leur annonçait le voisinage d'un troupeau. En effet, ils l'aperçurent épars autour de la Dent, à l'extrémité du plateau. Quelques vaches rumaient, couchées sous des sapins touffus; d'autres, échelonnées sur les

flancs de la montagne, broutaient l'herbe avec une sorte de mesure. Soudain, deux génisses engagent un combat opiniâtre au bord d'un ravin où la plus faible aurait été infailliblement précipitée, sans l'intervention du vacher qui accourut et les força à coups de bâton de se séparer. Alors un fredon, qui retentit aux deux bouts de la montagne, donna le signal de l'abreuvement. Aussitôt les vaches et génisses se s'ébraient à la voix connue de leur pasteur. Elles quittent simultanément les gras pâturages et s'acheminent tumultueusement vers un endroit reculé, à la lisière d'un bois. C'était là qu'était la source qui leur servait d'abreuvoir. Le berger précédait, marchant gravement, comme un général à la tête de son armée; alors il fit prendre à son troupeau le chemin de l'étable, et eutonna le ranz-des-vaches qui fut répété par tous les *ermailis*. Nos voyageurs se dirigèrent aussitôt vers le chalet, où ils arrivèrent après un quart d'heure de marche.

En entrant, ils trouvèrent tout le monde occupé. Une chaudière énorme, suspendue à la crémaillère, bruissait à l'action d'un grand feu de bois de sapin pétillant. Dans l'étable voisine on entendait, à intervalles inégaux, le sourd beuglement des vaches, entrecoupé du bêlement plus clair de quelques brebis et du cliquetis perpétuel des licous. La voix tantôt caressante, tantôt menaçante du vacher, dominait cette mélodie. Il était amusant de le voir s'entretenir avec ses bêtes, les caresser du geste ou de la main, leur parler comme si elles eussent pu le

comprendre, leur donner des noms favoris, puis crier et les battre pour les faire obéir. De temps en temps il les régalaît d'un peu de sel qu'il tirait de sa panetière pour les raviser. Dans un coin du chalet, le *gigne*, jeune homme frais et jovial, était debout devant une barate dont il faisait jouer adroitement le fouloir. *L'ermailli*, ou maître-vacher, disposait sur un établissement le cerceau qui devait recevoir le fromage. La vue de cet homme inspirait la confiance. C'était un vrai type de ces montagnards au corps robuste, à la physionomie mâle et ouverte, à la voix sonore et aux joyeux propos. Ses cheveux grisonnants lui donnaient un air presque vénérable. Les manches débraillées de sa camisole de bure laissaient voir des bras musculeux. Son chef était couvert d'une petite calotte de cuir noir, et une ceinture de même étoffe lui serrait le milieu du corps. Un autre berger était dans la laiterie, où il écrémait des gamelles rangées sur des ais transversaux. Ce lait avec une partie du lait nouveau coulait à grands flots dans la chaudière.

C'est par de semblables procédés que les montagnards confectionnent le fromage, le *séré*, le beurre, toutes les sortes de laitage, en un mot, dont la consommation ou la vente sert à l'entretien des ménages et aux devoirs de l'hospitalité.

L'activité de ces bonnes gens, leur gaité franche et cordiale et cet abandon naïf à leur humeur spirituelle et bienveillante, donnaient un charme tout particulier à cette scène pastorale.

Quelques jeunes filles de Montreux se trouvaient

aussi là en partie de plaisir avec leurs parens ou leurs amoureux. Une d'elles, espiègle de son naturel, s'avisa de jouer un tour qui mit en train la gaité des convives. Personne n'ignore que les philtres étaient fort accrédités autrefois chez les montagnards des Alpes, et que même quand ils ont cessé d'y croire sérieusement, ils en ont encore fait des sujets de plaisanteries. C'est ainsi que les symboles et les noms survivent aux croyances populaires. Or, au nombre de ces philtres, les paysans de Montreux comptaient *l'écume de lait*, dont la vertu, s'imaginaient les jeunes filles, était de rendre les garçons amoureux au point de les faire courir après elles. On va voir que ce philtre a justifié sa vertu dans le fait que nous rapportons.

Un des *ermailis* venant à passer près de la villageoise avec un seau de lait fraîchement tiré, elle en dérobe furtivement une poignée d'écume dont elle barbouille, avec une prestesse admirable, le visage vermeil du jovial fribourgeois. Comme on s'y attend bien, cette provocation ne manqua pas l'effet prévu par la jeune fille. L'arcadien de Jaman, ayant déposé son seau, se met à poursuivre la malicieuse ultramontaine, et l'ayant atteinte, il cherche à venger son affront par ... un baiser. Mais avant de venir à bout de ce téméraire dessein, il a une longue lutte à soutenir. L'habitante du vignoble oppose d'abord une vive résistance; mais soit lassitude, soit condescendance, elle ne se défend plus que faiblement, et l'heureux berger obtient enfin la satisfaction qu'il désirait. La vertu du philtre ne pouvait être mieux

constatée ; mais comme le manant n'avait pas songé à essuyer la blanche écume de son visage, il arriva tout naturellement que la pélerine eut le sien barbouillé à son tour, ce qui exalta l'hilarité des assistans.

Quant à nos voyageurs, ils furent accueillis avec la plus franche hospitalité. On s'empressa de leur offrir de la crème, du lait et du pain sans levain, nourriture ordinaire de ces montagnards. Ensuite on leur demanda des nouvelles du vignoble ; puis ils s'informèrent avec intérêt des motifs et du terme de leur voyage, et leur adressèrent sur les événemens politiques, des questions qui prouvaient que ces bonnes gens s'entendaient mieux à la typographie de leurs montagnes et à l'économie alpestre, qu'aux menées de la diplomatie et aux révolutions des états.

Milord et ses compagnons se firent un plaisir de satisfaire leur naïve curiosité. En revanche, ils reçurent de leur part d'excellens conseils pour la continuation de leur voyage, et purent se persuader que si ces hommes simples manquaient d'instruction, ils étaient doués d'un bon sens qui leur tenait lieu d'esprit et qui vaut souvent mieux que le savoir.

Avant de les quitter, ils eurent encore occasion d'admirer en eux une vertu de plus, le désintéressement ; car lorsque Milord leur offrit de l'argent pour ce qu'ils avaient pris, non seulement ils le refusèrent, mais le mattre leur dit d'un ton fâché, qu'ils n'étaient pas accoutumés à se faire payer par leurs hôtes le plaisir qu'ils avaient à les recevoir, et il voulut même les accompagner jusqu'au bout du plateau, pour leur indiquer le chemin des Cases. En se séparant de lui,

ils lui serrèrent cordialement la main et lui laissèrent bien mieux que de l'argent . . . leur bénédiction et leur amitié. L'honnête montagnard rentra dans son chalet avec la plus douce récompense des âmes nobles, le sentiment d'avoir fait une bonne action.

Après une demi-heure de marche, nos pèlerins se trouvèrent au bord du revers oriental de la montagne. Là, ils jouirent d'un des plus beaux spectacles de la nature dans les Alpes. L'aspect du pays et l'état de la température avaient changé subitement dans la région inférieure. Un épais brouillard qui s'était formé au fond de la vallée, en voilait déjà tous les objets. On eût dit un océan dont les vagues débordaient en ascendant de plus en plus. Cependant ils respiraient encore un air pur, sous un ciel parfaitement serein où le soleil brillait dans tout son éclat, tandis qu'à leurs pieds les éclairs sillonnaient les masses mouvantes de nuages et que le tonnerre commençait à gronder d'une façon lugubre. Ce contraste avait quelque chose de merveilleux qui relevait la sublimité du phénomène en présence duquel ils restèrent long-temps immobiles d'admiration. Adolphe et Eugénie, toujours sympathisant, laissaient un libre essor à leur enthousiasme; Milord répétait à chaque instant: *how fine! how beautifull!* (que c'est beau! que c'est magnifique!) et Alfred, faisant violence à sa frivolité, tâchait de paraître ravi. Mi-lady était la seule que ce spectacle n'amusât point. Elle le trouvait effrayant. La faiblesse de ses nerfs et son extrême sensibilité la rendaient timide et crai-

tive. Elle s'effrayait de tout ce qui la tirait de sa quiétude habituelle; et pourtant il n'entraît aucun égoïsme dans ses appréhensions; elles avaient presque toujours son enfant pour objet.

Comme l'orage allait croissant, il gagna de plus en plus les sommités des montagnes environnantes, et la scène changea aussi autour de nos voyageurs. L'aigle poussait des sifflemens aigus en tournoyant autour de la cime des rochers; les corbeaux s'envolaient à tire-d'aile et en remplissant l'air de leurs lugubres croassemens. De toutes parts on entendait meugler les vaches et les génisses qui couraient avec précipitation vers les chalets ou dans les bois. Tous les animaux cherchaient un abri. Déjà le soleil était obscurci et la nature prenait partout un sombre aspect. A ces signes précurseurs d'un orage, un sentiment de mal-aise, de tristesse et de frayeur suspendit l'admiration de nos pèlerins et leur inspira le désir de regagner le chalet.

Pendant qu'ils opéraient leur retraite, ils furent tout-à-coup arrêtés par l'apparition imprévue d'un ennemi bien plus à redouter pour eux que la pluie ou les éclats de la foudre qu'ils voulaient éviter. Cet ennemi était un de ces fiers taureaux presque indomptés, qui paissent à demi-sauvages dans les Hautes Alpes et se distinguent par leur grandeur, leur force et leur férocité. On les reconnaît à leur marche ferme et hardie, à la structure osseuse et musculieuse de leurs membres, à la grosseur prodigieuse de leur tête, à leur front proéminent et ombragé d'une touffe de longs poils, qui leur donne

un air rébarbatif; puis aussi à leur cou épais et nerveux, à leurs larges naseaux fumans, à leurs grands yeux ronds, pleins d'une expression menaçante et féroce, et enfin à leurs puissantes cornes, dont ils se font une arme redoutable contre quiconque a le malheur d'exciter leur courroux. Provoquée involontairement ou à dessein, leur rage est toujours terrible, parce que dans un accès de fureur, ils attaquent et maltraitent impitoyablement tout ce qui leur porte ombre. Joignant l'instinct à la force, on en a vu déraciner de grands arbres pour atteindre la victime qui s'était réfugiée dessus.

Il est presque toujours dangereux d'approcher ces animaux sans être muni d'un bâton qui leur impose, ou de passer dans leur voisinage avec des habits dont la couleur puisse les effaroucher. S'ils aperçoivent de loin un objet qui leur déplaît, ils se mettent à gratter la terre en poussant de sourds mugissemens; puis ils la déchirent avec leurs longues cornes annelées et en font voler des mottes en l'air, comme si, par ce manège, ils voulaient s'apprêter au combat. Alors on les voit bondir, s'avancer précipitamment et fondre avec impétuosité sur l'impudent qui ne s'est pas soustrait assez vite à leur attaque, ou ne s'est pas mis en garde pour la repousser. Leurs gardiens eux-mêmes ne parviennent pas toujours à les dompter. En tous cas, il vaut mieux éviter leur approche ou user de stratagème que de se mettre dans la dangereuse nécessité de combattre des adversaires si redoutables.

Malheureusement nos voyageurs n'avaient pas

cette alternative. Pressés qu'ils étaient de trouver un abri, ils n'avaient pas le temps de faire attention à ce qui se passait autour d'eux, ni de songer à la possibilité d'une pareille rencontre.

Alfred, qui craignait de mouiller ses beaux habits, courait le premier, entraînant sa cousine qui avait peine à le suivre et ne le suivait que malgré elle. Eugénie avait une robe rose que le vent faisait onduler. Cette double circonstance fut la cause d'un accident qui faillit être funeste aux deux amis.

Sur une côte voisine adossée à une forêt, il y avait un vieux chêne isolé, sous lequel, à l'approche de l'orage, l'instinct avait conduit un taureau d'une taille démesurée. Or, il est vraisemblable que le taureau s'affaroucha de voir les ondulations de la robe d'Eugénie; car dès qu'il l'aperçut, il se mit à mugir et à gratter la terre avec ses pieds et avec ses cornes. Alors il courut en bondissant vers l'endroit où était Eugénie; mais effrayé par les cris de celle-ci, il s'arrête tout court à quelque distance, et là, gonflant ses naseaux et battant ses flancs avec sa queue, il mugit encore et prend un nouvel élan pour se précipiter sur la jeune fille tremblante de frayeur.

Alfred était plus épouventé que sa cousine; mais sa vanité lui faisant craindre de passer pour pusillanime, il essaya d'abord de faire bonne contenance et feignit de n'avoir peur que pour Eugénie. C'est par cette prétendue sollicitude qu'il motiva son impatience, d'avancer et la violence assez peu courtoise qu'il fit à sa cousine pour lui faire accélérer sa course.

Cependant Eugénie ne tarda pas à être fatiguée et à ne pouvoir plus marcher, car elle s'était déjà meurtri les pieds sur les cailloux dont la montagne est couverte en partie, de sorte qu'Alfred fut obligé de la soutenir et de la trainer. Cet incident retarda leur marche et allait donner à l'animal furieux le temps de les atteindre.

Quand Alfred le vit s'approcher, il renonça bien vite au projet de faire le brave et ne songea plus qu'à son propre salut. Poltron comme un déserteur et alerte comme un mauvais soldat qui entend *le sauve qui peut* dans une bataille, il se met à courir à toutes jambes, laissant sa cousine exposée à la rage du taureau. Par ce lâche abandon, c'en était fait d'Eugénie, si Adolphe, averti par ses cris, n'était accouru à temps pour la tirer de ce mauvais pas. A la vue du danger qui la menace, il ne pense point à celui qu'il va courir lui-même en la secourant; mais rapide comme l'éclair, il part, vole, arrive et se jette, sans balancer, entre elle et le farouche animal, qui était sur le point d'atteindre sa victime.

La brusque apparition d'Adolphe, les exclamations tonnantes de sa forte voix et le langage plus énergique d'un gros bâton avec lequel il lui assène, de prime-abord, un vigoureux coup sur le museau, étonnent à tel point le redoutable animal, qu'il recule et semble se disposer à fuir.

Encouragé par ce prompt succès, Adolphe veut s'assurer la victoire avant de donner à son adversaire le temps de se reconnaître. Il redouble donc ses at-

taques et lui fait de nouveau céder du terrain; puis se croyant déjà vainqueur, il pousse des cris de joie, heureux de l'idée d'avoir délivré son amie de ce terrible ennemi. Mais sa joie était prématurée. Le taureau, que les coups ont irrité, retrouve enfin le sentiment de sa force. Son regard menaçant a pris une nouvelle expression de fureur. Ce n'est plus à Eugénie, c'est à celui qui l'attaque avec tant de témérité qu'il en veut maintenant. Il secoue sa grosse tête et mugit d'un air de provocation et de représailles. Adolphe, qui s'est déjà cru maître du champ de bataille, ne voit pas sans inquiétude que son adversaire se dispose à le lui disputer et qu'il aura un nouveau combat à soutenir. Il sait qu'un tel ennemi ne compose pas, mais qu'implacable dans sa fureur il ne cède qu'à une illusion des sens ou à la raison plus péremptoire des coups administrés avec l'énergie convenable. Il cherche donc à l'épouvanter par des cris, par des menaces et par d'autres moyens dont il espère le plus d'effet. Mais l'opiniâtre animal, qui a déjà subi l'épreuve du bâton et que les cris n'effraient plus, fait peu de cas de ces impuissantes démonstrations. Il prend à son tour l'offensive, force Adolphe à se réfugier derrière les grands blocs de granit qui couvrent les flancs de la montagne, l'y relance encore et le poursuit sans relâche.

La nécessité où se trouve Adolphe de se défendre en se retirant et de faire toujours face au taureau, aggrave les difficultés de sa marche et augmente son embarras. Plusieurs fois déjà il a heurté contre des cailloux; mais son agilité et la force de ses jarrets,

L'ont préservé d'une chute qui eût été des plus périlleuses. Enfin il reprend courage en approchant d'un bois où il espère pouvoir se soustraire à la poursuite acharnée de son antagoniste. Par malheur, il ne vit pas une racine d'arbre, qui s'élevait au-dessus du sol et contre laquelle il vint heurter si rudement qu'il tomba étendu à la renverse. Il n'eut que le temps de se relever avec précipitation. Le taureau, qui était à ses trousses, arrivait, tête baissée, pour le caresser de sa corne; mais ne pouvant le flairer par terre, à cause de la rapidité du mouvement d'Adolphe, il l'atteignit au milieu du corps et le jeta à dix pas de là; puis, content de cet exploit, il s'en retourna à pas lents et impérieusement. Eugénie, en proie déjà aux plus mortelles angoisses en regardant le dangereux combat où son ami s'était engagé pour elle, fut si alarmée de la double chute de celui-ci, qu'elle poussa des cris d'effroi et courut à lui, malgré les exhortations de sa mère qui la rappelait et s'effrayait de sa témérité.

— Quand elle arriva, Adolphe était déjà sur son séant. Il n'avait de mal que juste assez pour lui émouvoir la bile et lui donner l'envie de venger son affront. A peine relevé, il court droit au taureau qui, comme nous l'avons dit, se retirait déjà, et le frappe à coups redoublés sur la croupe et à travers les flancs. L'animal furieux se retourne aussitôt; mais Adolphe, à qui la colère donne des forces, l'accueille si vigoureusement qu'il l'oblige à fuir. En s'éloignant, le taureau retourne encore plusieurs fois la tête en mugissant; mais l'impression du bâton est trop présente

à sa mémoire, pour qu'il hasarde un nouveau combat, et le brouillard qui envahit le mont, le déroba enfin tout-à-fait à la vue de nos voyageurs qui ne tardent pas à être enveloppés d'épaisses ténèbres et à ne plus s'apercevoir eux-mêmes.

Débarassé de son adversaire, Adolphe rejoint Eugénie qu'il trouve seule et à demi-morte de frayeur. Elle lui témoigne les plus vives inquiétudes sur son état et lui parle avec cet accent plein de douceur et d'affection qui rend un amant si heureux et le dédommage de bien des peines... Il y avait d'ailleurs tant de reconnaissance dans ses regards, tant de sollicitude dans ses paroles, qu'en ce moment Adolphe dut se croire le plus fortuné des mortels.

Ils furent assez long-temps absorbés dans un bonheur indéfinissable, sans que ni l'un ni l'autre songeât à ses compagnons qui devaient naturellement s'inquiéter de leur absence dans cette solitude rendue plus effrayante par le brouillard qui la remplissait en interceptant la lumière et les sons. Ce ne fut qu'après avoir erré plus d'un quart d'heure au hasard, que Milady et Milord les rencontrèrent. Leur arrivée troubla un tête-à-tête plein de charmes pour les deux amis, qui n'avaient jamais mieux éprouvé que dans cet instant l'intime accord de leurs âmes. Pour Milord, il ne partagea que distraitement la joie de sa belle-sœur en les retrouvant sains et saufs. Son fils, son Alfred n'étant pas là, il craignit qu'il ne fût égaré, et pressa ses compagnons de le chercher avec lui.